

L'Aigle

C'était en Castille, je crois, à l'entrée de la Castille, dans une primitive chênaie. Je suivais un sentier sous une sombre et inquiétante futaie violemment secouée par une maîtresse tempête. Un midi de début d'automne qui aurait été agréable si ce n'est la pénombre et ce vent méchant qui s'évertuait à vouloir étêter les arbres. Inquiet d'abord puis insidieusement rattrapé par une angoisse irraisonnée, je me hâtais sur ce qui, par temps clément, devait être un agréable chemin bucolique. Tête basse, pipe solidement fichée en gueule, la main droite en sueur agrippée à mon bâton de pèlerin, j'hésitais bravement à décider d'affronter avec courage les éléments ou à me réfugier piteusement sous un arbre, sachant que l'une ou l'autre de ces décisions comportait autant de risques. Le bruit du vent dans la feuillée et le craquement des branches cassées sous la torsion étaient si terrifiants que je n'osais plus m'arrêter. Entre bravoure et lâcheté la trouille me conseilla : quant à mourir mourront debout ! Pas d'héroïsme, non, juste une insidieuse poussée au bas des reins qui m'obligeait à avancer.

Le vent se tu, la forêt s'arrêta et passé son orée, je me retrouvai face à un horizon plat, quasiment dépourvu d'arbres, entièrement cultivé et si méchamment desséché qu'on en éprouve une étrange tristesse. L'Invincible Armada et tout ce qui voguait avant et voguera depuis étaient passés par là.

Une rapide collation et une pipe plus tard, prises à l'ombre d'un bosquet prolongeant à ma gauche la forêt, je repris ma pérégrination et m'enfonçai dans le paysage. Oh ! quelques pas seulement, quand des cris stridents et une masse sombre s'agitant sur le sol m'interpelèrent. Intrigué, je m'approchai. Jeté à terre par la tempête, sur le dos, essayant de se redresser à l'aide de son aile valide, piaillant et désespéré, je découvris un magnifique aigle blessé, de ces aigles que l'on voit chaque jour en Castille, planant majestueux sur les ascendants. Je restai à une distance respectueuse, car à chaque tentative de l'approcher il jetait vers moi serres et bec, mouvements limités heureusement par son handicap. J'aurais bien voulu l'aider, trouver une solution, mais il n'était pas coopératif et moi tétanisé par la peur. J'imaginais le secourir en passant mon bourdon dans ses serres et le retournant et hissant ce perchoir sur une épaule, le transporter ainsi juché jusqu'au prochain village où je trouverais du secours. Mais il s'attaquait au bâton avec une telle violence que j'abandonnai. Si tu n'as jamais vu un bec et des serres d'aigle, tu ne peux pas comprendre. Le retourner à la main, je n'y pensais même pas. Je n'y pouvais rien faire. Je m'assis près de lui, bourrai, allumai et fumai une pipe amicale, espérant que ma présence l'apaiserait un peu. Il ne m'en a rien dit.

Je repartis plein d'amertume, car même si mon intégrité justifiait ma prudence, je me sentais mal à l'aise. Je n'avais pas un seul morceau de pain à lui donner, juste une boîte de sardines, une pomme, des abricots séchés et des noix de cajou. Pourquoi ai-je pensé pain alors que j'aurais pu lui donner un peu de tout le reste ?

Adieu, mon pote, je ne suis pas très fier, mais je souhaite que tu te relèves, que tu puisses alors, debout, affronter le renard qui ne manquera pas de passer et mourir dignement là ainsi que font les aigles.

M'en a-t-il tenu rigueur ? Je ne saurais le dire, mais depuis ce moment, chaque jour sur ce chemin en Castille, des dizaines d'aigles planants en cercles au-dessus de moi accompagnèrent mon périple. Reproches appuyés ou remerciements subtils ? Une honteuse culpabilité me pousse à pencher pour la première proposition.